BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF
RECOMMANDE AUX FAMILLES — VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES
L. VIOLET, - THUIR, FRANCE
Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

MEXIQUE

LES TROUPES AMERICAINES RESTENT A VERA CRUZ.

Dépêche Spéciale à l'Abeille.

Washington, 30 oct.—Les forces du Gouverneur Maytorena à Nogales, Sonora, ont été renforcées par l'arrivée de 300 hommes et de quatre cannons de campagne. Ceci porte les forces de Maytorena à environ 1000 hommes.

Carranza a envoyé une note au gouvernement manifestant son intention d'entamer des pourparlers pour le retrait des troupes américaines de Vera Cruz, à condition que les Etats-Unis fixent une date pour le rappel des troupes du Général Funston. Le gouvernement est décidé à maintenir les troupes à Vera Cruz jusqu'à ce que Carranza fournisse des garanties et donne sa parole que les demandes du gouvernement de Washington seront acceptées, ce qui entre autres comprend une promesse du gouvernement Méxicain de ne pas percevoir à nouveau les impôts perçus par le gouvernement américain de Vera Cruz, et la protection de tous les citoyens Méxicains qui ont été employés par l'administration du Gén. Funston. Le Général Aguilar, commandant militaire de l'Etat de Vera Cruz, a fait certaines proclamations acquiesçant aux demandes américaines, mais ce gouvernement veut que l'affirmation vienne du gouvernement de Mexico lui-même, ce dernier pouvant répudier les promesses de Aguilar, livrant ainsi Vera Cruz à la merci de Carranza.

Dépêche Spéciale à l'Abeille.

Mexico, 30 oct.—Le Ministre des affaires étrangères Fabela a remis au Ministre Brésilien, qui est chargé des intérêts américains au Mexique, une note en réponse à la note du gouvernement américain. La réponse ne donne pas satisfaction aux demandes qui ont été faites, mais insiste pour que la date du retrait des troupes de Vera Cruz soit définitivement fixé.

Chronique Régionale

EN LOUISIANE

La Réunion de Morgan City.

Morgan City, 30 oct.—A peu près 800 personnes étaient presentes à la réunion Démocratique en faveur de Henri L. Gueydan. L'ex-Gouverneur Sanders et le Sénateur Walter J. Burke ont prononcé des discours. Gus Drews présidait.

New Roads, 30 oct.—La foire de la paroisse de Pointe Coupée a été ouverte hier, jeudi. Il y avait plus de 800 exposants, et plus de 2000 personnes y assistèrent. Il y eut un défilé d'automobiles artistement décorés. Conrad Lecocq obtint le premier prix et J. B. H. Herbert le deuxième prix.

Amite City, 30 oct.—Le Bureau des Ecoles de la Paroisse a annulé l'appel d'une élection spéciale pour voter la taxe de 4-mill pour la liquidation de la dette des écoles de la paroisse.

St-Martinville, 30 oct.—La première gelée de la saison a fait son apparition mercredi. Toutes les raffineries sucrières ont commencé la roulaison.

Nouvelles de St. Bernard

Le shérif et ses députés sont activement à l'œuvre pour percevoir les impôts. Le paiement des "poll taxes" sera plus élevé cette année que celui des années précédentes.

D'après les rapports la forte gelée de jeudi matin ne fera pas de tort aux cannes ni aux légumes. Elle a été très favorable aux oranges, dont la récolte est forte et la qualité excellente.

Les travaux se poursuivrent avec beaucoup d'entrain sur les levées Poydras. Après une inspection les ingénieurs ont déclaré que sous peu, à n'en pas douter, toute la batture s'effondrera dans le fleuve. Les nouvelles levées donneront toutes les protections nécessaires.

Le juge de paix Nunez a donné une décision dans tous les procès au dossier de sa cour.

Halloween sera célébré par plusieurs cercles sociaux. Il y a beaucoup de soirées dansantes sur le tapis.

Autour de la bataille

Récit d'un officier

Un de nos amis qui a particié aux récentes batailles, nous écrit:

Je profite de quelques instants de repos pour vous envoyer quelques lignes d'impressions sur la formidable bataille à laquelle la brigade de cavalerie où je suis incorporé à pris part pendant cinq jours.

Nous étions à l'ouest de l'immense ligne et durant la semaine qui avait précédé l'accrochage, nous avions été constamment à la recherche de l'ennemi. Journées très rudes durant lesquelles, descendus de cheval vers onze heures du soir, nous nous retrouvions en selle à trois heures du matin, après nous être couchés tout habillés sur de la paille, dans les grandes fermes qui sont nombreuses en Ile-de-France.

Au matin du premier jour où les armées en vinrent aux mains, nous nous portions en avant pour soutenir les régiments marocains très engagés et dont les blessés se repliaient, faisant, sur la route, un long défilé. Il y en avait dont les larges culottes bouffantes de toile blanche étaient rouges et ruisselaient comme si on les avait plongées dans un bain de sang.

Jusqu'au soir, nos escadrons évoluaient dans le bruit d'une effroyable canonnade, en suivant le léger recul des Allemands qui commençait déjà. A la tombée de la nuit, des villages, qui flambaient au loin, tandis qu'une énorme lune, fumeuse et rougeâtre, montait à l'horizon, faisaient le tableau de guerre le plus saisissant et le plus tragique qui se puisse voir.

Notre brigade était arrêtée en colonne sur la grande route de Meaux. Vers la droite, tout près, une batterie d'artillerie crachait ses obus sans arrêt avec un terrible bruit de déchirement très sec. Le général pensait que ces pièces étaient nôtres, mais il voulait s'en assurer.

J'étais derrière lui, avec mon peloton, en tête du régiment. Je reçois l'ordre de prendre quatre cavaliers et d'aller me rendre compte de cela rapidement. Je pars au galop avec mes hommes, je dépasse, à 800 mètres environ, un petit bois, sans rien rencontrer. Mais des détonations de l'artillerie étaient devenues très proches et partaient d'une déclivité du sol qui était devant moi. Je continue ma route et soudain, à 60 mètres environ, une ligne de tirailleurs se dresse et me barre la route.

L'obscurité est déjà trop grande pour que je puisse voir si ce sont des Allemands ou des Français. Je mets ma petite troupe au pas et j'avance. A trente mètres, une voix crie: "Qui vive?" mais avec un accent si bizarre que je m'arrête sans répondre. Un autre cri, très net, celui-là, et très guttural, me parvient alors: "Wer da?" J'étais fixé et comme je ne pouvais songer à aller plus loin avec ma petite escorte, je donne l'ordre de faire demi-tour et nous voilà partis au galop ventre à terre, tandis qu'une grêle de balles sifflent à nos oreilles. De meules de paille, à côté desquelles nous passions à ce train de course, partaient aussi des coups de fusil qui nous prenaient de travers; malgré tous ces projectiles qui nous venaient dans tous les sens, je rejoignis la brigade sur la route.

C'est ainsi que j'ai reçu le baptême du feu et, par une chance qui tient de prodige, sans une écorchure ni pour moi, ni pour mes hommes, ni pour nos chevaux.

Deux jours plus tard, commandant la pointe et ayant reçu l'ordre de me tenir en liaison avec l'infanterie qui combattait à cette aile, j'ai pu suivre toute l'action et me rendre compte de l'effroyable chose qu'est devenu le combat moderne. Du matin au soir, sans discontinuer, l'artillerie lourde allemande envoyait sur nos troupes une pluie d'obus dont les formidable éclatements peuvent ébranler les nerfs les plus solides. Sous cette rafale de fer, les zouaves progressaient puis revenaient en arrière et se reportaient en avant, dans un mouvement de flux et de reflux d'autant plus émouvant et angoissant pour moi qui regardais cela, que chacune de ces vagues humaines laissait derrière elle des morts et des blessés. On ne dira jamais assez quelle extraordinaire force morale est désormais nécessaire à l'infanterie. Attendre des heures, couchés à plat ventre, sous une grêle de projectiles qui déchirent l'air, dans un infernal vacarme, au-dessus de leurs têtes, puis s'élancer en avant tandis que le crépitement des mitrailleuses et des fusils sème la mort parmi eux, sans pouvoir rejoindre, ni même le plus souvent voir leurs adversaires, telle est la tâche surhumaine que les fantassins doivent accomplir sans arrêt tant que dure l'action. On doit leur rendre hommage et s'incliner devant eux.

Durant ces terrible journées, les avions allemands, la plupart des "Taube," dont la forme d'éperviers est maintenant bien connue de nous, ont survolé nos positions, et chacun de leur passage était aussitôt marqué par une recrudescence du feu de l'artillerie contre nos troupes. Notre brigade a eu ainsi, un matin, l'honneur d'un véritable arrosage. Nous étions rangés, en colonnes d'escadrons, derrière un massif d'arbres devant lequel deux de nos batteries tonnaient sans relâche. Cinq minutes à peine après le passage d'une aéroplane ennemi, une douzaine d'obus tombaient au milieu de nos pelotons et nous accompagnaient ensuite dans notre déplacement. C'étaient des boîtes à mitraille dont la détonation effroyable est précédée d'un sifflement assez impressionnant, mais dont les effets ne sont pas très meurtriers. Quatre de ces projectiles, qui éclatèrent au-dessus de mon escadron et nous couvrirent tous comme d'un chapeau chinois, ne nous firent que quatre blessés et quelques contusionnés.

Au cours de cette bataille acharnée, nous avons eu sous les yeux, toutes les fois que nous avons dépassés les positions où l'action avait été la plus vive, des spectacles d'une intraduisible horreur. Nous avons traversé, en certains endroits, de véritables charniers d'où montait une effroyable odeur cadavérique.

Dans certains villages, à Etrepilly, Trocy, Lizy-sur-Ourcq, Varreddes, etc., les ravages de l'artillerie, joints à la rage de destruction des Allemands qui s'y était exercée, donnaient, de la guerre une image particulièrement hideuse et que nous n'oublierons jamais.

Ensuite nous avons eu la joie de poursuivre les Allemands en retraite. On pourrait même dire "en déroute," car ils n'ont pas pris le temps de détruire les ponts de l'Ourcq derrière eux, et ils ont laissé sur les routes beaucoup de matériel et de nombreuses munitions d'artillerie, qui cependant devaient leur être précieuses. Nous avons ainsi humé le vent de la victoire et il n'est rien qui puisse mieux nous récompenser de toutes nos fatigues.

Toujours sur le "qui-vive"

Un ami du journal nous avait communiqué, à titre de renseignement, la lettre d'un officier. Nous avons pris tant de plaisir à la lire que nous avons demandé —et obtenu—la permission de la publier. Elle est d'un ton si vif, si généreux, si français; et c'est un très joli morceau de style épistolaire—sans le savoir. On n'y remarque qu'un léger effort: le parti pris de bien rassurer la personne à qui l'on écrit. Et cela même est très touchant et donne à ces pages une grâce de plus.

5 septembre 1914.

Chère amie,

J'ai été tellement abruti de fatigue depuis quelque temps que le courage m'a manqué pour vous écrire un peu longuement.

Voici enfin deux nuits que je dors dans un lit! J'ai pu me laver et changer de linge (chose inconnue depuis quinze jours) et je pense avoir une heure sans service. J'en profite pour vous gribouiller ces lignes. Elles ne contiendront aucun détail et partiront sous enveloppe ouverte pour voir une chance de vous parvenir un jour. Mais je puis raconter des choses générales sans crainte de voir cette correspondance interceptée.

La guerre n'est pas différente en réalité de la chose fantastique dont je me faisais idée par avance. Aussi n'ai-je été nullement épaté par tout ce que j'ai vu et entendu jusqu'ici.

Nous recevons régulièrement et abondamment notre nourriture. Le seul reproche qu'on puisse lui faire est de n'être pas variée...

Entre les batailles (j'en ai déjà deux confortables) on change de place, on étudie des positions, on bouge la nuit, on dort quand on peut, dans un fossé, sous une voiture, ou pas du tout. On trouve à boire heureusement et on acquiert un flair épatant pour la découverte des sources. Naturellement, nous ne savons jamais cinq minutes à l'avance si nous allons rester là où nous sommes ou bien repartir brusquement. Les ordres arrivent, laconiques, et on les exécute, sans qu'il soit possible de comprendre le plan général.

Cet état de perpétuel sur le "qui-vive" est cause qu'on n'a pas le temps de se laver, et la saleté la plus repoussante est notre apanage. Ce qui m'étonne, c'est qu'aucune épidémie ne s'en mêle. Il faut croire que le grand air purifie tout. Il gèle la nuit, on étouffe le jour, mais on ne s'enrhume pas! On cuit la viande sur des bouts de bois comme des sauvages. On passe quelquefois deux repas sur trois, parce qu'on n'a pas le temps de les cuire, et l'on ne touche pas aux conserves, car on sent trop qu'elles pourraient être plus utiles une autre fois.

Quant aux combats, c'est exactement ce que je croyais. Un bruit infernal, des chevaux au galop avec des officiers portant des ordres (c'est mon rôle). Les obus éclatent de tous les côtés, mais il y en a tellement qu'on n'y fait plus attention. Les animaux eux-mêmes ne bronchent pas, ce qui prouve bien que ce n'est pas héroïque de rester calme. Je me suis dit tout de suite: "C'est une simple affaire de veine, et moins on réfléchit, mieux cela vaut, car réfléchier est une fatigue, et l'on en a d'autres à supporter." Donc, du matin au soir, on se balade dans le danger, on voit des blessés, des égarés qui sont abrutis. On ne s'en inquiète pas si on est pressé; on les aide tranquillement si on a le temps.

En quatre jours de bataille, je n'ai pas vu un seul Allemand. C'est encore ce que je pensais, on est si loin les uns des autres! Même aux avant-postes des fantassins, où j'ai porté des ordres vers sept heures du soir, une fois, j'ai été accueilli par des balles prussiennes qui m'ont désagréablement sifflé aux oreilles, une à une, pendant trois minutes. C'était à la tombée de la nuit; impossible de comprendre d'où cela venait! Nos fantassins eux-mêmes, après toute une journée de fusillade, m'ont dit: "Nous ne les voyons pas; on ne retrouve que leurs morts." Ils ne sont pas tous sauvages d'ailleurs. Certains ont soigné et renvoyé de nos blessés pour ne pas s'encombrer. D'autres vous diront qu'ils les achèvent. Là encore c'est du hasard pour celui qui reste sur le champ de bataille. Du reste il ne faut pas se faire de bile, et être fataliste avant tout. Comme cela, on conserve toute sa présence d'esprit pour l'heure où l'on en a besoin.

Mais je parle beaucoup de moi et pas assez de vous.

Nous recevons des nouvelles très raisonnables (à mon sens) car elles ne sont ni trop optimistes ni désespérées comme se plaisent à le propager les gens "soi-disant bien informés".

Nous vivons à une époque tellement spéciale, que pour en souffrir le moins possible il faut se faire une mentalité nouvelle, adaptée aux événements. La guerre est barbare. Rappelez-vous les récits antiques et façonnez-vous l'esprit à la manière des sauvages. Ne pensez aux autres que lorsque vous aurez des heures de tranquillité. Dites-vous que n'aurez plus de nouvelles, et vous aurez double plaisir à en recevoir, au lieu que si vous en attendez, vous serez toujours déçus.

Pour ma part, cela me réussit admirablement, et je me sens encore solide comme un roc. Quand j'ai cinq minutes, je dors n'importe où; quand je trouve de l'eau dont je suis sûr, je bois. Quand je sais que la nourriture du lendemain est arrivée, je finis de manger celle de la veille. Je ne crois à rien de ce qu'on me raconte. Saint-Thomas n'était qu'un enfant à côté de moi. Je remonte le moral des autres en remontant le mien propre. Je suis tout à fait un autre homme: je vis sans essayer de comprendre ni pourquoi ni comment. Tâchez d'en faire autant.

C'est la première fois depuis mon départ que je roule autant de pensées dans ma tête et que je m'efforce de les exprimer. Je le fais pour vous, parce que je vous connais et vous aime beaucoup et que vous devez souffrir plus qu'une autre. J'espère que vous pourrez en profiter.

Espérons que le jour viendra où nous retrouverons nos meilleurs amis. Soyons fatalistes, mais pas neurasthéniques. Ce n'est pas le moment des grandes phrases. Il sera temps d'en reparler quand on pourra espérer un lendemain. Je suis ici chez un brave paysan riche qui nous a fort bien accueillis. Je dois à sa générosité ces deux feuilles de papier et la plume. J'ai acheté du chocolat en poudre et ai bu ce matin une tasse de chocolat au lait. Quel luxe et quel réconfort!

Cela durera ce que cela voudra. Je ne veux m'inquiéter de rien. Je vous le répète sans cesse pour que vous en fassiez autant.

Héroïsme de trois soldats français

Au nombre des blessés se trouve M. Pierre Langlamet, professeur de mathématiques au lycée de Cherbourg.

Il a été arraché à une mort certaine par trois de ses soldats dans des conditions profondément touchantes et qui méritent d'être rapportées:

Sous - lieutenant d'infanterie, M. Pierre Langlamet commandait, entre Lunéville et Nancy, une section de mitrailleuses. Sous le feu depuis six heures, il avait déjà perdu neuf hommes sur douze. Tout à coup, la cuisse droite traversée d'un balle, il tombe à son tour. Les trois hommes qui restent ne s'enfuient pas; ils ne se joignent même pas à la retraite générale; ils ne veulent pas laisser leur officier seul entre les mains de l'ennemi qui s'avance; ils se couchent près de lui et attendent, immobiles, le moment de l'emporter.

Sur le champ de bataille, parmi les morts et les blessés, rôdent des patrouilles de uhlans. Ils ont mis pied à terre pour une sinistre besogne. L'un d'eux voit l'officier gisant sur le sol, étendu sur le ventre. A trois mètres, il le met en joue; il fait feu; la balle fracasse le mollet et le pied droit. Et sur le dos des trois soldats français dansent d'autres uhlans, pour voir s'ils sont bien morts. Aucun mouvement ne les trahit et les uhlans passent.

A cette patrouille en succède une autre; de nouveau l'officier français est mis en joue; mais un uhlan qui parlait français, un officier peut-être, intervient; l'arme se relève; les uhlans s'en vont; les quatre Français restent seuls.

Alors, pendant deux kilomètres, en silence, et avec une patience infatigable, les trois soldats, en rampant pour éviter les balles, traînent leur officier sur le dos. La mort eût semblé douce au pauvre blessé, tant ses souffrances étaient atroces. Enfin ils arrivent à un poste de secours français; ils sont sauvés.

Le sous-lieutenant Langlamet est soigné à l'hôpital Maringer, Nancy. Sa blessure de guerre est presque gérie; mais pour le coup de l'assassin, il faudra plusieurs mois de soins.

AVERTISSEMENT!

Les marchands de lait et autres produits alimentaires, ne doivent pas faire de fausses représentations sous peine de la loi. "Inspected from Farm to Consumer," "Under supervision of the Health Department," imprimé ou écrit. Si mensonger, trompeur ou erroné, sont des violations de la loi. Les coupables seront poursuivis.

BUREAU DE SANTÉ DE LA NOUVELLE-ORLÉANS
OSCAR DOWLING, Président
29 Octobre 1914

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicite des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales,

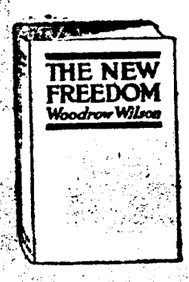
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et ferme le dimanche. Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilots de la rue du Canal, 2ème District.

F. A. BRUNET
IMPORTATEUR DIRECT
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER
313 — RUE ROYALE — 313
ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.
La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nlle-Orléans.
Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de mes marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence.
Les ordres de la campagne sont sollicités.
PHONE MAIN 4360.

CHARBONS
PITTSBURG ANTHRACITE ALABAMA QUALITE QUEEN
COKE POUR GAZ ET FONDERIE
W. G. COYLE & CO., Inc.
337 RUE CARONDELET
PHONE MAIN 2126

The New Freedom
(LA NOUVELLE LIBERTÉ)
Par son Ex. WOODROW WILSON
Président des Etats-Unis
Ce livre vous apprendra à connaître l'homme vrai qu'est votre Président
3ème Grande Édition, Net $1.00
EN VENTE CHEZ
Adrien Rémond
232 RUE BOURBON 232
EN VILLE
Doubleday, Page & Co.,
GARDEN CITY, N. Y.



"Onyx" Hosiery
Marque de Fabrique
Les bas et chaussettes marque "ONYX" durent plus longtemps que tout autre connu. Pour hommes, femmes et enfants, depuis 25c. jusqu'à $1 la paire, de n'importe quelle couleur ou style que vous voudrez, du le coton jusqu'à la soie. Assurez-vous que chaque paire porte la marque de fabrique ci-dessus. En vente dans tous les bons magasins.
LORD & TAYLOR Distributeurs en Gros NEW YORK

L'Abeille Bourdonne Constamment

¶ Dans les meilleures demeures Françaises de la Nouvelle Orléans et de ses environs.

¶ Ce journal convient à mille acheteurs qui ne peuvent être approchés par un autre moyen.

¶ Téléphonez 3487 Main et demandez que notre "ad man" aille vous voir.